

En route vers Chefchaouen

Par Mohamed LAMETI

Publié sur www.maroc-echeecs.com, lundi 1^{er} septembre 2014.

A la sortie de la gare de Kenitra, une rafale de vent chaud me fouetta le visage effaçant d'un coup la sensation de fraîcheur de la climatisation du train. Les taxis pour Ouezzane étaient là à quelques mètres et j'eus la chance d'être le sixième passager que l'on attendait pour démarrer.

Jusqu'au passage à niveau gardé, un paysage riche en couleurs défilait. Sur les grandes plaines, les derniers restes des moissons, tiges et brindilles de paille d'un jaune éclatant, brillaient sous les rayons du soleil et formaient un tableau flamboyant. Par endroits, des « balles » de foin traînaient, parfois disposées en tas qui dépassaient la hauteur d'une maison de campagne. Le foin provenant du drass, battage du blé par un attelage de chevaux, était par contre amoncelé en de grands tas au sommet courbé couverts par une couche de terre argileuse, une pratique qui persiste toujours mais qui tend à disparaître avec le recours presque général aux moissonneuses-batteuses. Dans tout le périmètre irrigué jusqu'à Souk El Arbae, des champs de maïs et des plantes fourragères déployaient une verdure qui contrastait fort avec la couleur jaune effacée des folles herbes brûlées par le soleil dans les jachères. Des melons canari, mhaia, gisaient encore dans les bhairas, ayant atteint en cette fin d'été leur dernier stade de mûrissement. Dans d'autres parcelles le soleil a asséché des tournesols, les privant d'imiter sa lente et éternelle trajectoire. Partout on voyait des canaux d'irrigation suspendus à plusieurs mètres du sol grâce à des piliers cylindriques. Ils étaient bien pourvus par les oueds Sebou et Baht, bien que ce dernier, particulièrement touché par la sécheresse, ne devait participer que faiblement à cette besogne.

M'zefroun est le prélude à une série de cours d'eau toujours recommencée. En dépassant une route à gauche qui mène vers Arbaoua, on pouvait distinguer dans la forêt dense des touffes de doum. Ces palmiers nains fournissent un fruit sauvage peu connu lghaz. Caché au fond du palmier, il se présente en grappes avec un grand noyau couvert par une chaire tendre et succulente. Le cœur de ce palmier est aussi d'un goût très agréable.

A la « gare routière » de Ouezzane, je n'eus pas la même chance qu'à Kenitra, un seul voyageur était en partance pour Chefchaouen. J'eus le plus grand mal à trouver un coin d'ombre exigü pour m'abriter de la chaleur suffocante. « Une salle d'attente » minuscule, avec deux murs et deux côtés dégagés couverte par un petit toit en béton était le seul refuge pour les voyageurs qui s'y entassaient et guettaient avec impatience leur moyen de...délivrance. En face de la gare routière des maisons en cascades semblent disputer une colline aux quelques oliviers qui les séparent encore du sommet. Après une attente languissante, le taxi, enfin, démarra.

La route serpentait entre les collines et enjambait à chaque fois un cours d'eau. Parfois une pancarte sur le pont indiquait le même nom à plus d'une reprise, trois fois Zendoula. La rivière devait se frayer un passage en bas des collines en suivant les escarpements et autres contraintes du relief pour couler au même niveau en parallèle à des centaines de mètres plus loin. En contrebas de la colline, sur le lit de la rivière, des flaques d'eau clairsemées résistaient encore aux attaques du soleil. Des lauriers en fleurs roses formaient des bouquets géants et redonnaient vie et splendeur à la rivière discontinue. Sur l'ubac des grandes collines des conifères de différentes espèces jouxtaient des eucalyptus, des chênes liège et couvraient par leur ombre des multitudes de buissons, de broussailles, d'arbustes et d'arbrisseaux. Par cette chaleur de fin d'été, on voyait quelque fois un oiseau qui semblait battre de l'aile pour s'évanouir rapidement dans la fraîcheur du branchage. A l'adret, les arbres baignés par le soleil semblaient plongés dans un profond sommeil ; pas un souffle de vent ne venait déranger le recueillement des feuilles et des branches immobiles. Les rivières et les forêts se succédaient, Timmert, Sidi Mghar, El kob, le grand Loukkos... mais la beauté de la nature exubérante ne perdait rien de sa magnificence. Absorbé par le charme de ces sites sublimes, seules quelques bribes de conversation des voyageurs saisis par moments, m'arrachaient de l'émerveillement.

Parfois l'environnement semblait se métamorphoser, l'action anthropique, l'empreinte de l'homme devenant plus manifeste. Des deux côtés de la route des oliveraies s'étendaient à perte de vue. On croisait, par intermittence, sur les bords de la route quelques fabriques artisanales d'huile d'olive. Elles formaient le devant de petits groupes d'habitation avec des constructions en dur, d'autres en pisé ou en paille tressée sur des roseaux ; ces dernières font souvent office de cuisine dans les campagnes. Des fours traditionnels sous forme de cônes au sommet arrondi, confectionnés en argile, côtoyaient les maisons ; des outils rudimentaires et des araires gisaient

sur le sol dans l'attente des premières pluies. Les habitations étaient souvent entourées de grands figuiers qui se dressaient en abris parfaits où ne pouvait filtrer le moindre rayon de soleil.

A la vue de « Siflaou », je ne pus réprimer un petit sourire. Le nom de la rivière doit probablement puiser sa signification noble dans la culture populaire de la région. Littéralement, dans un amalgame de langues forcé, cela signifiait « ils ont sifflé », un verbe français conjugué en arabe ! Ces expressions composées, néologismes grossiers, sont fortuitement utilisées ; « trinina » pour « nous nous sommes entraînés », « ndifoulaou » pour « nous nous défoulons »... Des dérives du langage amusantes qui demeurent marginales et prêtent à sourire. Mais elles se transformeraient en véritables excroissances d'usage courant dans un projet linguistique cher à certains reposant sur l'Arabe dialectal. Ce serait l'aboutissement logique d'un fond culturel francophone tacite véhiculé par le langage parlé de tous les jours. On ne trouverait pas meilleur prétexte pour léguer aux oubliettes la langue mère mieux structurée, porteuse d'un passé glorieux et de l'espoir d'une meilleure ouverture sur une culture de plus en plus mondialisée.

En dépassant l'agglomération de Dardara et après quelques détours, Chefchaouen se profila à l'horizon. Accrochée au flanc d'une grande colline, la « fleur » surgissait avec mille splendeurs entourée de deux autres grandes collines, telles des sentinelles veillant sur la quiétude de la citée. Perché sur le sommet de la colline un hôtel surplombait la ville avec pour arrière fond les masses rocheuses de la montagne.

A suivre : Une journée particulière à Chefchaouen

Une journée particulière à Chefchaouen

Par [Mohamed LAMETI](#).

Publié sur www.maroc-echeecs.com, lundi 8 septembre 2014

Le soir je projetai d'aller en promenade nocturne vers la place Outa El Hammam. Bab El Ain, une porte massive avec un arc en plein cintre annonçait le commencement de la vieille citée. A l'entrée, des marchands ambulants étalaient sur de petites charrettes un ensemble de gadgets et de souvenirs : montres, bracelets, colliers, bagues, boucles d'oreilles.... Insérée au fond du mur d'enceinte, une Saquaia prodiguait aux passants une eau fraîche qui coulait de source. On a eu le sens pratique de la munir d'un robinet pour mieux gérer la ressource précieuse. L'eau était tellement froide que l'on ne pouvait l'avaler que par petites gorgées dans l'un des deux verres qui assurent en continu un service volontaire pour des milliers de visiteurs. Saida Alhorra, La ruelle tortueuse qui mène vers Outa El Hammam grouillait d'une foule qui ondulait dans un mouvement incessant de montée et de descente. A droite, adossées au mur, des femmes assises sur des tabourets exposaient des sceaux pleins d'olives traitées à l'eau où on remarquait parfois des morceaux de citron macérés. D'autres sceaux étaient remplis de prunes de couleurs marron et verdâtre, des fruits durs au toucher, apparemment immatures, mais qui ont en fait un goût délicieux. Plus loin un homme exposait des fromages de chèvre enveloppés dans un emballage fin qui laissait transparaître leur belle couleur blanche. Juste après sur les deux côtés de la ruelle se succédaient en séries continues des boutiques avec divers articles riches en couleurs. Dans quelques boutiques exiguës s'entassaient des produits de l'artisanat local. De grands mendils avec des rayures en blanc et rouge sont destinés à être pliés puis noués autour du corps des femmes du bassin jusqu'aux chevilles. Généralement cet habit est complété par le port d'une chachilla aux bords très larges, une sorte de sombrero orné par des fils de laines colorés. D'autres mendils plus petits, avec des rayures bicolores, un fond blanc brodé par des fils de laine rouge, jaune, orange, bleue ou verte, se terminaient aux deux bouts par des cordelettes

tressées. Ils servent comme serviettes de table. Dans certaines boutiques des articles d'origine ibérique côtoyaient d'autres de fabrication nationale. Par endroits le passage rencontre d'autres ruelles à l'amont ou à l'aval. Je m'arrêtai devant l'une d'elles pour contempler une maison dont la composition architecturale sobre traduit, dans une combinaison ingénieuse, un goût raffiné hérité d'un brassage multiculturel séculaire. La façade est d'une blancheur éblouissante savamment ornée par une peinture en « bleu de smalt ». La porte en bois brut peinte aussi en bleu s'adaptait harmonieusement à l'ensemble. Des marches en pierre menaient à la porte, avec à leur bordure un muret qui descendait en pente sinueuse. Le milieu de la façade est traversé en large par un auvent d'une trentaine de centimètres, couvert par des tuiles rouges. Le long du muret une série de jardinières exhibaient des massifs de plantes et de fleurs. A sa fin en amont, Saida Alhorra débouche sur la grande place.

Outa El Hammam constitue le centre de convergence vers lequel bifurquent quatre ruelles. Au milieu de l'une d'elles un vieil olivier qui a perdu sa couronne, résiste encore aux aléas du temps serré dans un étau de pierres et de béton. Comme frappé par la foudre, son tronc endommagé par un grand trou, soutient toujours avec fierté et majesté des branches et des ramilles où seules quelques rares feuilles subsistent. « C'est un monument, me révéla un habitant du coin, un des plus vieux oliviers de Chefchaouen. Il est âgé de plus de trois cent cinquante ans ». Sur le côté gauche de la place s'aligne une suite de cafés-restaurants avec des terrasses qui s'allongent sur la chaussée. En face se dresse la Kasba. Au sommet de sa muraille des créneaux partiellement couverts par de folles herbes, sont les nobles témoins d'une époque où planait la menace d'invasions étrangères. Disposant de la protection de la montagne, les sentinelles pouvaient mieux, du haut des remparts, concentrer leur attention et leur vigilance sur toutes les collines au pied de la montagne. La vue était certainement mieux dégagée en ces temps lointains. Au centre de la place trône un beau cèdre, symbole précieux de la forêt environnante, entouré par une clôture circulaire. Enracinés à l'intérieur de la Kasba, deux gigantesques chênes verts déploient leur superbe et dense feuillage au dessus de la grande porte en arc brisé. A gauche de l'entrée de la Kasba, un immense figuier enlace par ses branches séculaires une partie de la muraille et dessine un grand espace sombre à l'écart de la lumière qui inonde la place. A droite de la Kasba, le majestueux minaret de la grande mosquée « Al Masjid Alaadam » veille de haut sur tout le square.

Je me contentai d'un grand verre de thé fourré de menthe fraîche, bien dosé et infusé comme on sait tellement bien le préparer à Chefchaouen. La place a aussi son lot de spectacle et de divertissement. Un duo de deux vieux musiciens, des sortes de troubadours, qui jouaient du violon et du bendir, faisaient le tour des tables en fredonnant des chansons bien rythmées entrecoupées par des sketches accompagnés de gesticulations et d'effets comiques. En allant poursuivre leur quête joyeuse à l'autre bout de la place, seul un faible écho attestait encore de leur présence, puis tout tomba dans un silence interrompu seulement par les commandes de quelques clients. C'est alors que, provenant probablement d'un magnétophone, résonna une voix langoureuse, vibrante et mélodieuse. Maître Laaroussi chantait au rythme d'une Taqtouqa Jabalia, une hymne à la montagne habitée par l'omniprésence de la femme : Iemma, Iemma, Alaila... La chanson débuta par une longue plainte avant de terminer sur un rythme rapide et saccadé, à la tristesse succéda la gaieté, à la nostalgie les retrouvailles. A la fin de la chanson et après avoir goûté à de longs moments de relâchement et de plénitude, je pris le chemin de retour.

Au milieu de la rue Sidi Abdelhamid, Je m'arrêtai près d'un immense platane pour jeter un long regard charmé sur la ville qui somnolait, éblouie par la lumière vive des lampadaires. Plus loin le croissant illuminait les cimes des hautes collines qui traçaient une longue ligne discontinue. Lorsque le croissant disparut, on ne voyait plus que quelques lumières éparées scintiller telles des étoiles, comme si le ciel se prolongeait jusqu'au pied des collines. En me retournant, je vis loin se dessiner la masse obscure de la montagne.

Post-scriptum (25/12/2020)

Mohamed LAMETI a participé plusieurs fois au festival international des échecs de Chefchaouen.

Quelques images

Festival Chefchaouen, 2008



M. LAMETI, au fond à droite.



M. LAMETI, au centre, vue de dos.

Festival Chefchaouen, 2009



Festival Chefchaouen, 2010



Festival Chefchaouen, 2011



Festival Chefchaouen, juillet 2013



Festival Chefchaouen, le 1^{er} septembre 2014



Festival Chefchaouen, 2017



Festival Chefchaouen, 2018



Festival Chefchaouen, 2019

